

**Transcription de la conférence d'ouverture
des Journées de Spiritualité de la Famille Salésienne
Turin – Valdocco – du 15 au 17 janvier 2021**

L'espérance

*Pendant la conférence d'ouverture qu'il animait, **Mgr. Derio Olivero**, Évêque de Pinerolo ville proche de Turin, a partagé son analyse des causes de la "réduction de l'espérance" à la laquelle nous sommes confrontés dans la société contemporaine. Mais il nous en a aussi indiqué la sortie, dans la foi en Dieu et dans les relations qui forment l'identité de chaque personne.*

Vous trouverez ci-après le contenu de ses propos, parfois quelque peu résumés, mais toujours avec le souci de ne pas les déformer. Dans l'éventualité contraire, merci de bien vouloir adresser vos remarques par mail envoyé à coopdonbosco@skynet.be.

Louissette SC

La culture qui dévalue l'espérance...

Notre culture ne génère pas l'espérance. Et aujourd'hui nous avons tous l'impression que nous sommes dans un bateau où nous devons tous ramer à n'en plus finir, conscients de ne pas avoir de port où aller. C'est la première raison du manque d'espérance dans notre culture, dans notre cœur, ne pas avoir une chose attrayante vers laquelle aller. C'est la première caractéristique.

La seconde vient de Nietzsche qui nous dit que Dieu le créateur est mort, et que nous devons devenir des créateurs. L'espérance est un fait de volonté, nous devons remplacer ce vide par notre volonté. La fameuse volonté de puissance est notre volonté créatrice. L'espérance est donc réduite à notre volonté, à notre effort de création. Après Nietzsche tout est devenu notre pure création. L'art contemporain par exemple, et parfois même la religion qui devient une création personnelle, une religion sans Dieu. Une espérance qui n'est rien d'autre que son propre effort.

L'espérance est réduite à un sentiment, elle est un savoir incertain. De Descartes à Kant, jusqu'à aujourd'hui, c'est la connaissance certaine qui est valable, celle du clair et du distinct. Le reste est déprécié. Ainsi, l'espérance est déjà avilie à la racine, elle est non certaine, réduite à un sentiment non plus lié au propre de la conscience, à la capacité du sujet à jouer avec lui-même, à jouer pour quelque chose et vers quelque chose, au détriment d'un savoir certain.

Cette question touche également à la pastorale même de notre Église. La réduction de l'espérance l'a également affectée. Notre travail pastoral est essentiellement consacré à l'organisation de la machine, nous y consacrons l'essentiel de nos énergies. Et moins à faire sentir l'urgence, la dynamique eschatologique, celle de l'attente, du définitif, de l'accomplissement. Nous entendons peu parler de cette ouverture transcendante, même à la messe. Nous accordons peu d'attention aux grandes questions profondes de l'homme. Nos discours sont davantage axés sur des lieux communs, beaux et importants mais sur des valeurs partagées, plutôt que sur la forte dynamique très difficile à projeter sur quelque chose de plus que ce que nous voyons, touchons et faisons.

Notre pastorale elle-même est guettée par le danger de l'égoïsme : en somme il y avait Dieu, puis Dieu est parti et maintenant c'est nous qui faisons, défaisons, créons, etc. C'est l'Église qui se met en avant elle-même plutôt que de renvoyer à quelque chose d'autre qui puisse même être passionnant au point de générer l'espérance, d'allumer un désir. Cette idée d'une Église substitutive de Dieu est un risque que nous courons toujours, même aujourd'hui. L'organisation, son maintien, et peu d'attention à la transparence. Et donc, même dans la pastorale nous sommes en retard sur les urgences. Ses modalités ne sont pas bien chargées d'espérance et elle ne suscite plus bien l'espérance, c'est un gros problème. Il serait bon de s'attarder sur ce premier aspect.

Pour toutes ces raisons que nous avons mentionnées, nous disions donc que l'espérance a diminué. Elle a produit deux phénomènes importants pour le dynamisme de l'espérance. Le premier est celui d'avoir réduit le désir au besoin. C'est l'un des maux de notre culture.

Le besoin est une attente qui doit être comblée (j'ai besoin de manger, je mange).

Le désir est une attente qui doit être continuellement nourrie.

Lacan a dit "*Le désir est l'attente de quelque chose que je n'aurai jamais.*" Jamais complètement, et donc une attente perpétuelle. Le désir d'amour que l'on n'aura jamais complètement est un désir de justice. Le désir doit être nourri et non pas comblé.

Nous savons que la publicité joue sur la confusion entre le besoin et le désir et nous fait croire qu'il peut être comblé d'une certaine manière avec un objet quelconque. Alors qu'au contraire le désir exige au moins trois grandes choses que nous ne considérons plus comme des valeurs : le temps, le risque et la limite.

Soigner et nourrir le désir prend du temps. Mais nous sommes allergiques aux choses qui prennent du temps. Nous sommes une société frénétique qui n'a pas le temps de consacrer du temps. L'espérance est une question de long terme, qui prend du temps. Mais il faut accélérer : tout et tout de suite, sans attendre. Aujourd'hui, l'attente est une dévaluation, elle est considérée comme une perte de temps. Il faut réduire le temps d'attente. On travaille dur pour le réduire.

La première grande question sur le désir c'est qu'on ne peut plus le nourrir parce que c'est une question de temps.

La seconde question est une question de risque : le désir tient toujours compte du risque parce que lorsque vous désirez une chose qui se trouve devant vous, vous ne savez pas si vous allez y arriver, si ce sera la bonne. Et pourtant vous ne pouvez que risquer. Pour le monde moderne, le risque est une dévaluation, la valeur c'est l'assurance, la certitude et la sécurité. Dans notre culture, ce qui est sûr et certain c'est ce qui a de la valeur. Ce pour quoi vous devez prendre des risques n'a pas de valeur, c'est une dévaluation et nous essayons de réduire les risques. Dans le monde moderne, nous avons une assurance sur tout, qui couvre toutes les choses de la vie, même notre chien ou notre chat. Et ce parce qu'on n'admet plus que la vie elle-même est risquée. La vie comporte toujours une dose de risque et on ne vit que si on ose prendre des risques. C'est un autre gros problème pour nourrir le désir, sinon on l'éteint tout de suite.

La troisième chose c'est la limite : le désir se heurte toujours à des limites. Nous sommes limités par mille choses et pourtant, la question sérieuse est de pouvoir être encore des êtres de désir malgré les nombreuses limites, malgré les coups de la vie, malgré les échecs, nous avons encore une attente. Comment faire ? Une des définitions que je donne de l'adulte c'est qu'il ne devrait être que cela, celui qui a touché les limites de la vie et qui pourtant est toujours là pour la désirer. C'est la belle figure de l'adulte qui connaît les limites de la vie et qui croit encore en la vie. Le monde moderne essaye de remettre les limites à zéro, il peine à penser que l'on peut vivre et désirer la vie même avec des limites. C'est donc le premier grand problème : la réduction du désir au besoin.

Nous aurions ici beaucoup à dire sur la pastorale. À travers elle, combien de fois traitons-nous les thèmes du temps, de l'attente, du risque, des limites ? Ce sont des thèmes que nous aussi avons beaucoup négligés, que nous ne prenons pas en compte. Et si nous ne sommes pas capables de nous former au risque, à l'attente, à la vie avec ses limites, nous ne pourrions jamais parler d'espérance. Ce sont des discours théoriques, abstraits, et notre pastorale elle-même n'est pas très risquée, elle a peur de risquer quelque chose de nouveau. Notre pastorale est répétitive, y changer quelque chose est une chose incroyable. Et donc nous ne croyons pas aux risques, nous ne croyons pas au temps. Pour faire des choses en pastorale qui prennent du temps, peut-être des années, nous ne sommes plus capables ; nous faisons une expérience et si elle fonctionne nous la répétons, si pas

nous l'arrêtons. Nous ne sommes pas nous-mêmes des hommes d'espérance dans notre façon d'agir, non dans les mots que nous disons, mais dans notre façon d'agir. Une pastorale à courte vue qui répond aux urgences mais qui n'ose pas, et ça c'est effectivement de l'anti espérance. Une pastorale qui ne sait pas affronter les limites pour ce qu'elles sont, qui ne considère pas que les limites ne sont pas la défaite de la vérité. La fatigue, le temps, toutes ces choses ne sont pas la défaite de la vérité, elles font simplement partie de la vie humaine en général.

L'autre aspect de cette réduction, comme nous le disions, c'est la réduction du sujet à un individu pur et simple. C'est aussi très important pour la réduction de l'espérance. Cela signifie que le sujet est pensable en dehors de toutes ses relations. Nous sommes des êtres pensables quelles que soient les relations que nous entretenons. Une démonstration en est faite lorsque nous nous présentons à des étrangers : nous disons notre prénom, notre nom, notre profession, s'il reste un peu de temps les choses que nous avons faites dans la vie, les succès (et les échecs), et c'est tout. Quand donc disons-nous les relations significatives que nous avons eues dans notre existence ? Jamais. Pourtant elles ont été fondamentales pour l'identité que nous sommes. Dans le monde moderne l'individu est concevable indépendamment des relations, elles sont secondaires, elles s'ajoutent si elles existent, elles rendent la vie belle mais l'identité est autre chose ; de cette façon le 'je' est toujours au centre, chacun de nous est toujours au centre du monde et tout le reste nous entoure comme une sorte de carrière de pierres où l'on peut prendre, placer, faire, changer, changer tout y compris les gens. Ça c'est la tentation. Nous sommes au centre en tant que spectateur et consommateur, et donc quand nous sommes comme ça, nous sommes incapables de relations, incapables d'une véritable confiance, mais plus que tout nous sommes en position de voracité.

Vous voyez que ce problème est très similaire à celui dont nous parlions précédemment. Nous, nous sommes au centre, voraces, c'est-à-dire que nous prenons pour nous remplir, nous n'allons pas à la rencontre, ce qui est l'autre grande dynamique. La dynamique sérieuse de l'être humain est d'aller à la rencontre, dans un rapport de dépendance à l'autre et aux autres projeté plutôt qu'égoцентриque. Là aussi il y aurait beaucoup à faire car c'est la seule façon de générer de l'espérance, sinon il ne peut y avoir d'espérance.

Il y aurait beaucoup à travailler aussi dans la pastorale. Notre pastorale est souvent encore une pastorale pour des individus. Pensez aux messes, la messe est encore trop individualisée : chacun va et prend sa propre messe. On entend peu dire que le rite de la messe est un rite de fraternité avant tout, c'est un 'faire communion'. Il ne s'agit pas tant de communier que de faire communion. Avant même d'être en distanciation, nous étions déjà espacés à la messe ; nous étions seulement un peu plus proches physiquement mais chacun pour soi. C'est un petit exemple mais si la messe qui est le rite fondamental de la Foi chrétienne est déjà un rassemblement d'individus et non un rite pour faire l'expérience de la fraternité, la messe elle-même ne deviendra jamais un moment générateur d'espérance mais restera simplement une auto-référencialité. Et souvent nos messes sont distantes au référentiel, elles ne renvoient pas plus loin et n'attisent pas le désir, il est impossible de susciter l'espérance.

Résumons le premier point que nous avons soulevé : dans la culture en général l'espérance a été dévalorisée, et dans la façon dont notre pastorale s'exprime il y a souvent des mécanismes qui ne font pas naître l'espérance.

Les psychologues le disent bien, nous ne pouvons pas vivre sans espérance. Nous devons faire quelque chose. Ceux qui sont au contact quotidien avec des personnes déprimées, qui luttent psychologiquement pour retrouver goût à la vie, se remettre en route, pour faire des choix, ceux-là crient plus que les autres sans doute qu'on ne peut pas vivre sans espérance.

Je cite Erich Fromm, il dit : *"Quand l'espérance disparaît, la vie est finie."* C'est puissant. C'est précisément la réalité qui est devant nous, que nous devons ressentir dans nos âmes, nous qui

travaillons dans la sphère de l'Église, que lorsque l'espérance s'en va la vie est finie, réellement ou en puissance ; c'est-à-dire qu'elle est déjà réellement terminée ou sur le point de l'être. L'espérance est un élément intrinsèque à la structure de la vie de la dynamique de l'esprit humain. C'est une structure intrinsèque à la façon dont nous sommes faits : nous sommes faits pour espérer, sans espérance on meurt.

C'est ça qui est important, mais je pense que la question de l'espérance est avant tout culturelle. C'est-à-dire une question de mentalité, une manière d'être dans le monde. C'est précisément sur la manière d'être dans le monde des êtres humains que nous devons avoir un impact. Notre Foi peut avoir un impact précisément sur les thèmes que j'ai mentionnés précédemment.

La pandémie a fait ressentir beaucoup plus fortement la précarité et l'incertitude. Nous nous sommes tous sentis précaires, nous qui pensions être en sécurité, difficile d'espérer dans une telle incertitude, de garder confiance en la vie. Cela a accéléré ce sentiment d'incertitude. La dimension tragique, la possibilité que la mort rôde autour de nous dans les rues. Comment garder la Foi en la vie en sachant que l'on va mourir ? Et c'est là notre grande dynamique de l'espérance. La solitude elle nous a sûrement éloignés, elle nous a aussi isolés, certains plus que d'autres ont ressenti ce sentiment de solitude. Ainsi après la pandémie en ressortirons-nous plus optimistes, plus aptes à nouer des relations.

Dans un magnifique livre intitulé *'Les dynamiques de l'espérance'*, qui traite de la confiance et des relations, l'auteur dit ceci à propos de l'espérance : *"Espérer, c'est toujours espérer avec les autres et pour les autres, espérer en les autres et avec l'aide des autres et de l'Autre."* C'est fantastique. C'est beau. Car cela nous place clairement au centre de l'Évangile, mais surtout cela nous dit combien la pastorale est liée à la confiance et à la relation, combien elle génère de la confiance et des relations, combien elle vit de la confiance et des relations.

Donc dans cette deuxième partie, quelques réflexions sur ce point précis de la pastorale. Je commencerai par une petite note entre la première et la deuxième partie, c'est une note d'expérience personnelle. Le thème de l'espérance m'a beaucoup touché cette année car j'ai été malade du Covid et j'ai passé 40 jours en soins intensifs. Au cours de cette période compliquée où j'ai été intubé, désintubé, réintubé, il y a eu une période de quelques jours où j'ai eu l'impression d'être à la fin, face à la mort. Et j'ai réalisé à quel point l'espérance chrétienne est puissante. Non pas que cela rende la vie facile, parce que la vie est compliquée, je ne souhaite à personne de faire l'expérience de mourir seul à l'hôpital, c'est atroce. Mais l'espérance chrétienne m'a fait le don de pouvoir dire à la mort 'tu ne gagneras pas, du moins tu n'auras pas le dernier mot'. Face à la limite la plus extrême qu'est celle de la mort, nous avons le pouvoir, pas par nous-mêmes, mais reçu par la personne de Jésus-Christ ressuscité et par son Esprit, nous avons reçu le don d'être certains que même la dernière limite n'est pas définitive, que la vie nous est donnée même dans la mort, même dans les limites. C'est là que se trouve le cœur même du christianisme, c'est la possibilité de la confiance.

Il y a une très belle citation que je répète souvent et qui je pense peut être succincte dans ce discours sur l'espérance, qui est Romains Ch. 5 Verset 5 :

"L'espérance ne déçoit pas, puisque l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné."

L'espérance est cette envie de vivre une vie en plénitude qui ne nous décevra jamais. Simplement parce que a été déversé dans nos cœurs l'amour, c'est-à-dire la puissance bonne et créatrice, génératrice de vie, de Dieu lui-même. Elle nous a été déversée et grâce à elle nous voyons la possibilité de vivre, toujours dans toutes les situations de la vie, même dans la mort. C'est la grande

annonce. C'est l'Évangile qui génère la confiance. Voilà la question. L'espérance ne peut exister que si nous pouvons trouver une raison de faire confiance sur laquelle nous reposer. Alors nous pouvons générer de l'espérance. Et je pense vraiment que le grand défi est de redécouvrir l'Évangile comme ce qui donne la possibilité de faire confiance c'est-à-dire de redécouvrir la fiabilité de Dieu. Voilà la question, je crois que l'Évangile nous l'a essentiellement dit. Dans l'Évangile Jésus-Christ nous a montré la fiabilité de Dieu. La réduction de l'espérance réside dans l'incapacité à trouver quelque chose de vraiment fiable au-delà de nous, en dehors de nous. Y a-t-il quelque chose de fiable en dehors de nous ? L'Évangile. Dans l'Évangile Jésus nous révèle la fiabilité absolue du Père et il en témoigne. Dieu est un père fiable, qui n'est pas ambivalent, ambigu, en qui on peut toujours avoir confiance, dans les bons comme dans les mauvais moments. Il nous l'a montré même sur la croix. Sur la croix, au moment du sort tragique il nous a dit 'on peut faire confiance au Père'. Et c'est dans cette confiance que nous pouvons espérer. Dans cette même confiance de sa part, Lui, le Fils que nous pouvons espérer dans l'accomplissement du vrai 'nous' qui se trouve devant nous et qui nous est ouvert par cette magnifique nouvelle.

Si nous voulons le dire avec des mots plus évangéliques, l'espérance réside dans le fait de pouvoir désirer le Royaume qui nous a été donné et qui est déjà en train de surgir. Voilà la puissance de l'Évangile, que nous pouvons dire en deux mots : rien n'est impossible à Dieu. C'est-à-dire que l'impossible est devenu possible. C'est-à-dire qu'il y a quelque chose de plus que nos propres rêves et notre propre capacité à rêver qui nous est déversé, qui nous est donné, c'est la possibilité d'accomplissement chaque jour, déjà maintenant, en actions. C'est ce qui nous rend confiants et qui nous permet d'espérer toujours.

Que pouvons-nous faire pour retrouver cette possibilité de confiance qui nous est donnée par la Foi chrétienne comme générateur de confiance en actes à chaque instant ? Car c'est là que naît l'espérance et non sur des vérités...

Et donc pour l'espérance nous devons surtout changer de style, comme par exemple dans la pastorale, changer de ton, changer de langage. Il faut "faire vibrer" comme le dit Dominique Colin dans son livre *'Le Christianisme n'existe pas encore'*. Faire vibrer la possibilité de la confiance dans toute action pastorale, dans la manière de faire, de dire, de célébrer, d'organiser.

"Oublier la dynamique intérieure qui est à l'œuvre dans l'appel à croire, se contenter de débiter des croyances, voilà le péché de notre pastorale" - citation de D. Colin. Donc, si la pastorale ne vit pas d'émerveillement, elle ne génèrera jamais d'émerveillement. Et ce n'est que de l'émerveillement que peuvent naître l'espérance et la confiance. Émerveillement, don, foisonnement, surabondance, voilà des choses qui devraient briller dans notre action pastorale.

"Il ne suffit pas de proclamer l'Évangile, il faut le proclamer comme Évangile" – citation de D. Colin. C'est très clair, tout ce que l'on dit doit avoir le ton de la bonne nouvelle, être dit avec joie, avec un sens de la nouveauté, avec une vitalité intérieure qui génère ce que l'on dit, avec un sens de fiabilité. Émerveillement, surabondance, joie, nouveauté, vitalité, ces catégories ne sont pas vraiment les premières dans notre pastorale. Faire vibrer les choses dites de nouveauté et de force.

Pensons aux homélies. À quoi servent-elles ? Non pas à dire des vérités mais à susciter la foi dans l'acte qui est célébré. Ce n'est souvent pas le cas. À savoir, susciter la confiance dans ce que l'on célèbre. Si la pastorale avait ce but de susciter la confiance dans ce qui est dit, dans ce qui est fait, oui elle provoquerait le changement et pourrait sans doute faire renaître le désir. Nous devons faire un travail énorme à ce sujet.

“Que faire ?”

- D’abord, passer d’un **langage** de vérités (qui suscite un savoir) à un langage de possibilités en actes (qui suscite confiance et assurance), soit un langage qui porte en lui la dynamique du don, du foisonnement, ...

- Ensuite, passer d’un langage du commandement à un langage de la beauté. Pour éveiller l’espérance, il faut de la beauté ; la beauté attire, elle renvoie au-delà. Quelle beauté y a-t-il dans nos dynamiques pastorales, dans nos célébrations, dans nos rencontres ? Seule la beauté fait renaître le désir.

- Troisièmement, un langage significatif, c’est-à-dire que ce qui est dit doit avoir un sens pour moi, me saisir. Il ne suffit pas que ce soit vrai, il faut que cela ait un sens pour moi.

- Enfin, il doit y avoir le **style** de la gratuité, non seulement le dire, mais le faire doit être gratuit, et non basé sur le chantage. Notre pastorale est encore trop basée sur le chantage (je fais cette chose pour que vous veniez à la messe...), au contraire (je fais cela pour que vous viviez, pour que vous ayez de l’aide dans votre vie). L’hospitalité c’est donner le meilleur de soi-même sans rien demander en retour. Notre pastorale est encore plutôt une question d’exigences, exiger la fréquence, le nombre, exiger plutôt qu’offrir. Seule la gratuité absolue peut frapper et susciter l’étonnement car c’est la dynamique de l’Évangile, ce n’est jamais du chantage. Jésus ne fait jamais de chantage à personne. Nous devons apprendre une pastorale gratuite, pas une pastorale pour remplir les églises mais pour remplir la personne. Cela ça suffit comme dynamisme.

Voilà ce qu’il me paraît important de dire sur la dynamique. Qu’elle fasse vibrer l’Évangile en actes et ne se contente pas de dire l’Évangile. »

Pour susciter l’espérance, il faut toucher au **concret**, pas qu’aux idées. Mais il faut prendre en main le concret des gens, il faut donc dans nos discours que nous touchions à des questions de vie, et non à des questions théoriques. Si je parle de la prédication, je dis toujours aux prêtres *‘quand vous avez préparé une prédication, à la fin demandez-vous de quel aspect fondamental de la vie êtes-vous en train de parler’*. Nous savons que ces aspects tournent essentiellement autour de la joie, de la douleur, du travail, des affections. *‘Si vous n’avez pas touché à l’un de ces 4 thèmes, déchirez votre texte et recommencez.’* Si vous parlez des affections, ce sont les affections qui ont de l’espérance et si elles ont été blessées c’est l’espérance qu’elles avaient qui a été massacrée. La joie est l’espérance d’avoir une vie qui se remplit petit à petit, ou la douleur même si vous avez perdu un être cher ; il n’y a que si vous touchez à ces choses-là que vous avez le cri de l’espérance, sinon vous avez l’ennui de devoir subir un autre sermon, un énième sermon des choses archi connues, que je connais déjà et qui ne me sont d’aucune utilité. Le caractère concret donné par les questions de la vie, les questions profondes, pas seulement par des citations, la grande dynamique des questions fondamentales, là seulement réside la possibilité de l’espérance.

Il faut aussi porter une attention à l’**intériorité**, c’est-à-dire ne pas parler seulement à la tête mais parler au cœur. Notre pastorale n’aide pas beaucoup l’intériorité, c’est-à-dire la dynamique du silence. Habituer les gens au silence, ils en ont besoin mais il faut les former ; les habituer à invoquer, à se confier. Si on ne forme pas à cela, on ne peut pas dire l’espérance. Elle ne serait qu’une idée ajoutée aux nombreuses idées que nous disons. Pour avoir de l’espérance il faut une intériorité entraînée. Sinon, elle ne tiendra jamais.

Pour parler d’espérance, il faut toucher et nourrir le **quotidien**. La pandémie nous a fait découvrir la maison. Le confinement nous a contraints à y rester, vidés de toute espérance religieuse, de la Foi. Il nous faut donc redécouvrir, et être créatifs, de nouvelles façons de nourrir la Foi, l’espérance, la charité. Mais surtout la Foi, la confiance dans la maison, dans la dimension de la vie quotidienne. Nous devons commencer à rechercher de nouveaux symboles, moments de réflexion, d’aides, d’outils dans la maison pour nous maintenir en vie et capables d’être des croyants.

Une dernière chose à signaler, nous disions que l'espérance et la confiance se conjuguent avec la **relation**. On ne peut espérer qu'avec les autres, que pour les autres, que dans les autres, dans l'Autre. Le soin des relations est une question très sérieuse, une pastorale qui ne génère pas tout d'abord une bonne relation, une pastorale qui, comme l'a dit Kierkegaard, n'est pas évangélique dans son élaboration, ne génère pas de lieux où puiser du courage ; car ce sont les relations qui donnent du courage, les relations sont les premiers lieux qui donnent le courage de vivre.

Enfin, comme le dit le Pape François, nous devons créer une pastorale '*en sortie*', une pastorale qui peut donner de l'espérance à l'Église, car parfois nous n'espérons plus que l'Église ira de l'avant. C'est un thème qui doit nous interpeler. L'Église doit être porteuse d'espérance. On se demande si l'Église de nos régions sera encore là dans 100 ans. C'est une autre grande question qui doit nous interpeler. Elle sera toujours là si elle ose être à jour avec l'époque où elle vit. À jour signifie à la hauteur du temps où elle vit. Nous souffrons d'ex culture. Hors de la culture, en tant qu'Église nous sommes un monde à part. Si nous le restons, nous risquons d'être asphyxiés. Le Pape nous dit Église '*en sortie*', non pas pour en entraîner d'autres en son sein et pour s'asphyxier ensemble, mais pour apprendre la réalité, pour apprendre qu'il y a des signes de l'action de Dieu en dehors de l'Église. Il y en a plein, il nous faut aller les reconnaître. Ce n'est qu'à ce prix que nous changerons l'Église. Ce n'est que de cette manière, avec beaucoup de liberté, sans prétention, que nous pourrons être un don pour la société. Car c'est bien là la grande question : l'Église deviendra un lieu d'espérance non pas si elle se pose en concurrence avec le monde, ni en supériorité par rapport à lui comme celle qui sait tout, mais comme un don.

**Ce n'est que si l'Église se place comme un don dans sa manière d'être,
comme un don pour le monde,
qu'elle pourra à nouveau devenir savoureuse, du sel pour la terre, du sel pour les hommes.**

Voilà tout ce que nous espérons. Voilà quelques dynamiques que j'ai essayé d'élucider pour indiquer un petit début de changement pour être à nouveau des générateurs d'espérance en cette période qui est la nôtre.